Un *Franzosenkopf* dans la „*Das Reich*“Charles Buch¹

Charles Buch est né le 17 février 1926 à Colmar (Haut-Rhin). Au moment de l'Annexion de l'Alsace au III^e *Reich*, il habite avec ses parents à Bennwihr. Il est tenu, comme tous les jeunes alsaciens et mosellans, d'adhérer à la *Hitlerjugend*.

« Un soir, m'étant rendu à une réunion de la *Hitlerjugend* à Mittelwihr, car à Bennwihr où j'habitais, il n'y en avait pas, le chef m'a reproché mes nombreuses absences aux réunions, puis, de fil en aiguille, nous en sommes venus à nous battre tous les deux. Ce soir-là, il ne portait pas son uniforme, alors j'en ai profité. Mais il a fait un rapport au *Hitlerjugendbann*, la plus haute instance du canton de Ribeauvillé. Je fus convoqué à cette instance. J'avais la peur au ventre, ne sachant pas ce qui m'attendait.

¹ On trouvera de nombreux détails sur le parcours de Malgré-Nous dans l'ouvrage de Charles Buch, *Mémoires d'une guerre. Un Alsacien enrôlé de force dans l'Armée allemande. Edité à l'occasion du 50^e anniversaire du Débarquement des Alliés*, chez l'auteur, 1994.

Démêlées avec les nazis

Je dus écouter de sévères remontrances, mais je me suis bien défendu. J'étais apprenti à Colmar et rentrais assez tard tous les soirs. Je ne pouvais donc pas assister régulièrement aux réunions. J'ai essayé de responsabiliser le chef de la *Hitlerjugend* en disant qu'il m'avait provoqué. Mais on m'a dit que je n'ai pas à agresser un chef de la Jeunesse hitlérienne. Si cela devait se reproduire, je ferais un «stage» au camp de Schirmeck. Heureusement que, ce soir-là, le chef de la HJ était habillé en civil et ne portait pas son uniforme; cela m'a évité de faire un «stage» immédiat à Schirmeck!

Puis, après cela, je reçus la convocation, comme toute la classe de naissance 1926, pour la circonscription à Ribeauvillé. Je m'y suis rendu avec mes camarades de classe de Bennwihr. Mais je suis reparti chez moi, à la maison, sans passer le Conseil de révision. Vers



Photo réalisée pour le livret militaire à Grenade-sur-Garonne le 2 avril 1944. (Coll. particulière)

midi, un policier de la Gestapo se présenta chez mes parents en leur remettant une convocation pour le Conseil de révision qui avait lieu, deux jours plus tard, à Colmar. Je fus traité comme un chien dans un jeu de quilles, comme un moins que rien : « Ah vous voilà ! Qu'est-ce que vous vous imaginez en résistant à la convocation ? On a les moyens de vous faire marcher droit ! », le tout accompagné de nouvelles menaces d'un séjour à Schirmeck !

J'avais des parents très croyants qui avaient beaucoup prié pour qu'il ne m'arrive rien de grave. Je l'ai échappé belle. Dieu a exaucé leurs prières. Je n'avais donc plus le choix, si je ne voulais pas entraîner mes parents dans une sale affaire.

Devant la violence de la réaction des autorités allemandes envers les jeunes chahuteurs, il s'avérait inutile de risquer sa vie. Il ne restait qu'une solution honorable comportant le moins de risques pour les conscrits et leurs familles, c'est-à-dire se soumettre, accepter de porter l'uniforme, puis trouver une solution au front : soit s'évader, soit se cacher lors

d'une permission et ne plus rejoindre la troupe. C'est dans cet état d'esprit que je suis finalement parti dans l'Armée allemande, sans risquer ma vie et celle de ma famille, soit sept personnes en m'exceptant (11 février 1944).

L'incorporation de force dans la „Das Reich“

Quand j'entends aujourd'hui des voix de Français d'outre Vosges, qui ont laissé annexer l'Alsace et la Moselle au *Reich* national-socialiste sans la moindre protestation et sans lever le petit doigt, critiquer les jeunes Alsaciens-Mosellans de l'époque, contraints par la force de revêtir l'uniforme de la *Wehrmacht* ou de la *Waffen SS*, je constate qu'il faudrait leur apprendre l'histoire des années 1940-1945. Ils ne font pas la différence entre l'Alsace-Moselle, qui a été annexée de facto au III^e *Reich* et les habitants considérés comme citoyens allemands avec tout ce que cela comporte, et la France qui n'était qu'un pays occupé par les Allemands. La différence est énorme !

Quand j'entends des Français de l'Intérieur dire qu'il n'y avait pas d'incorporés de force



dans les *Waffen SS*, mais que des volontaires, c'est une honte pour ces personnes d'ignorer à ce point la vérité historique bien connue! En ce qui concerne la classe 1926, incorporée de force dans la division SS „*Das Reich*“, ils avaient entre 17 et 18 ans au moment du drame d'Oradour-sur-Glane. Des gosses, encore mineurs, eux-mêmes de pauvres victimes de cette incorporation forcée, je précise bien: forcée. D'ailleurs, avec les volontaires alsaciens et mosellans dans la „*Das Reich*“, on aurait pu former tout au plus une compagnie. Alors qu'on ne nous traite donc pas de «boches» ou de «collaborateurs»! D'ailleurs, en Alsace-Moselle, il n'y avait ni Division SS Charlemagne, ni Légion des volontaires français (LVF) - tous des SS français -, ni Milice.

En ce qui concerne notre incorporation dans les *Waffen SS* de la division „*Das Reich*“, il faut que j'ajoute quelques précisions. Cette division avait perdu, sur le front russe, la moitié de son effectif en hommes et en matériels. Pendant la période allant de la fin 1943 au début de l'année 1944, des éléments furent ramenés dans le sud-ouest de la France pour être entièrement reconstitués et recevoir

de nouvelles recrues. Or, à cette époque, l'Allemagne n'avait plus assez de volontaires. Il lui fut donc nécessaire d'incorporer des appelés dans la „*Das Reich*“. De ce fait, 9000 jeunes appelés nés en 1926 et des hommes plus âgés, de 12 nationalités différentes, furent versés dans cette division. Le plus grand contingent fut composé de Malgré-Nous alsaciens et de *Volksdeutsche*. Donc, la plupart de ces incorporés de force étaient âgés de 17 à 18 ans, des gamins encore mineurs.

La Division „*Das Reich*“ n'était pas prévue pour combattre sur le front de l'Ouest: elle devait repartir sur le front russe après la fin de l'instruction des jeunes recrues et la réception de tout le matériel nécessaire pour sa reconstitution en une *Panzerdivision* disposant d'une puissante force de frappe. Le débarquement des Alliés en Normandie, le 6 juin 1944, avait bouleversé les plans! A cette époque, la division était forte de 20000 hommes environ.

Voici ce que dit un officier allemand à propos de la confiance qu'il pouvait avoir dans



les Alsaciens et les Mosellans: «Il apparaît avant tout incompréhensible qu'on ait utilisé des Alsaciens-Lorrains dans les combats à l'Ouest. Ils étaient, de par leur éducation et leurs liens familiaux, étroitement liés à la France... Ils n'avaient reçu aucune formation en Allemagne, pas un jour de caserne derrière eux, mais se trouvaient dans des cantonnements, ensemble avec la population civile, sous les yeux de la Résistance et, certainement très souvent, en contact avec elle». Voilà la confiance qu'avaient en nous les officiers allemands. En somme, nous étions des *Franzosenköpfe* pour les Allemands et des Boches pour les Français d'outre-Vosges. C'est malheureusement notre lot. Je prends acte que cet officier allemand nous concède au moins d'avoir eu un esprit français, un attachement pour la France et des contacts avec la Résistance, ce qui est exact.

² Après avoir effectué le *Reichsarbeitsdienst* à Pfettersheim, près de Worms (septembre 1943-janvier 1944).

Nous étions Français sous uniforme allemand, mais Français quand même. Français d'éducation, d'instruction et de cœur. Nous avions tous des parents en France d'outre-Vosges (pour ma part, un oncle et une tante, frère et sœur de mon père, et des cousins et

cousines). Partout où nous avons pu le faire sans danger pour notre vie, nous sommes toujours intervenus en faveur de nos concitoyens. J'ai dû servir d'interprète entre un officier allemand et un civil français soupçonné de faire partie du Maquis à Grenade-sur-Garonne. J'ai réussi à lui faire un clin d'œil afin qu'il comprenne que j'étais son ami et j'ai traduit ses propos afin qu'il ne risque rien de la part des Allemands. Jamais je n'aurais mis un Français en situation difficile: ils étaient mes concitoyens et nous avions tous cet amour pour la France en nous.

Chez les *Waffen SS*

Je fus donc incorporé de force dans la Division „*Das Reich*“, le 11 février 1944, avec un millier d'autres Haut-Rhinois². Je précise que, ce jour-là, je fus le seul de la classe 1926 de Bennwihr et de Mittelwihr à être incorporé dans la „*Das Reich*“ et le seul à partir pour le service militaire chez les Allemands. Nous fûmes 1 000 embarqués en gare de Mulhouse. Lorsque le train passa à Colmar, 1 000 voix chantaient «La Marseillaise». Nos gardes étaient impuissants et gris. Ceci pour la petite histoire.



Dans cet énorme camp militaire de Stablak-Süd (près de Wildenhof, Prusse orientale), nous avons reçu notre uniforme de *Waffen SS*, notre barda et nos effets militaires: 3 paires de chaussettes, 2 paires de chaussures neuves, 2 caleçons, 2 chemises, 1 maillot de corps, 1 passe-montagne, 1 paire de gants, 1 paire de lunettes de tempête, 1 casque, 3 mouchoirs, 1 petit étui, 1 nécessaire de raccommodage.

Les armes que nous avons maniées pendant la période d'instruction sont le fusil, la mitrailleuse, les cartouches, les grenades à main, les mines antichars, les mines anti-personnel, la *Geballteladung* et la *Panzerfaust*.

Evasion de deux camarades

Les nouvelles recrues sont envoyées à Langon, près de Bordeaux (29 février 1944). Un groupe d'une vingtaine d'hommes, dans lequel se trouve Charles Buch, est logé dans un château à la sortie d'Arbanats. «La période d'instruction dans les *Waffen SS* était une des plus dures des armées allemandes, avec toutes les punitions pour le moindre manquement: exercices bras tendus et le fusil à

bout de bras, genuflexions jusqu'à épuisement, courses dans les champs avec coucher-debout / coucher-debout sans arrêt, jusqu'à ce que nous n'en puissions plus. Inculcation de l'obéissance aux sous-officiers et officiers sans aucune exception, quoiqu'il commande. «Engueulade» pour le moindre dérangement ou pour un bouton absent ou mal fermé et des punitions en forme d'exercices exceptionnels. Alors, à 17-18 ans, refuser un ordre n'était pas évident!

Lors de notre cantonnement à Arbanats, deux camarades alsaciens de ma Compagnie, avec l'aide d'une famille d'Arbanats, se sont évadés de la Division „*Das Reich*“. Ils ont pu se cacher à Bordeaux et mon camarade, Jean-Paul P., trouva un emploi dans une scierie et son copain s'occupait du transport de courrier du Maquis avec une jeune fille d'Arbanats qui était dans la Résistance.

Ils furent découverts par la Milice et livrés aux autorités allemandes à Bordeaux. Tous les deux furent internés dans un camp de concentration en Allemagne. Jean-Paul P. survécut et put regagner, malade, son foyer



Ecusson de la Division „*Das Reich*“.



après la fin des hostilités; son ami de 18 ans y mourut. Déserter pour se faire prendre par la Milice? Non, merci! Allez chez les Maquisards pour tuer des Alsaciens-Mosellans sous uniforme allemand? Non, merci! Le front était presque le seul endroit sûr pour s'évader sans qu'on sache trop si vous aviez été fait prisonnier ou tué».

Après avoir séjourné dans la région de Cérons, Charles Buch devient l'interprète du bataillon (30 mars 1944) et il est transféré à Barsac. Lorsque la totalité de la Division est envoyée dans le secteur de Toulouse, il est cantonné à Grenade-sur-Garonne (avril 1944).

Cantonnement à Grenade-sur-Garonne

«Quand je me trouvais en cantonnement à Grenade-sur-Garonne, comme interprète du QG du 2^e Bataillon des Pionniers, j'avais de nombreux et bons contacts avec la population civile. Je fus souvent invité à partager le déjeuner avec l'une ou l'autre des familles amies. M. et Mme Trinquecoste, le cordonnier, Mme Quadri, M. et Mme Russig, le tailleur, M. Casabon, le maire, qui m'offrait

des fruits et que je voyais chaque fois pour les réquisitions, Mme Rivière, etc., et en particulier chez M. et Mme Armand Pillafort, du Café de la Paix. Lors d'un de ces repas, après lui avoir raconté le drame qui se joue en Alsace avec la germanisation à outrance, les fusillades de ceux qui voulaient fuir l'incorporation de force et qui étaient repris, l'interdiction de parler français, etc., ainsi que les raisons de notre présence dans la Division „Das Reich“, il me proposa de demander une permission pour aller à la pêche dans la Garonne pour un prochain dimanche, puis il me fera passer dans le Maquis. Je lui ai répondu que cela n'était pas facile pour un Alsacien.

Premièrement, si je pars à la pêche avec lui et que je ne reviens plus, il sera le premier à en supporter les conséquences (au moment de la demande de permission, il faut indiquer la destination et le nom de la personne à visiter).

Deuxièmement, ma famille est, en quelque sorte, en otage en Alsace car, si je m'évade, elle sera internée au camp de Schirmeck ou



déportée en Prusse orientale et je ne désire nullement la faire souffrir. J'attendrai une bonne occasion au front.

Troisièmement, je n'irai pas au Maquis pour faire la chasse aux Allemands, car, dans toutes les unités de la *Wehrmacht* ou des *Waffen SS*, il y a des Alsaciens-Mosellans et que jamais je ne tirerai sur mes infortunés concitoyens et, comme dans l'uniforme allemand on ne voit pas la différence entre un Alsacien et un Allemand, je ne tirerai sur personne. D'ailleurs, je suis chrétien et je respecte le commandement de Dieu, «Tu ne tueras point», quoi qu'il arrive.

M. Pillafort a fort bien compris mon dilemme, il a respecté ma décision et il n'a plus jamais été question du Maquis. Lors du Procès de Bordeaux, j'avais reçu une lettre de lui me demandant si je me trouvais parmi les accusés, car il se proposait de venir témoigner en ma faveur. Quel bon Français exemplaire!

Il est aussi nécessaire de préciser qu'à l'époque l'éducation religieuse, dans les familles alsaciennes, était encore très en

vogue et la fréquentation des services religieux dans les églises catholiques ou protestantes très assidue. On croyait encore en Dieu et on respectait les Dix Commandements, surtout en milieu rural.

Le 23 mai 1944. Une lettre de mes parents, datée du 14 mai 1944, m'annonce le bombardement de la gare de Mulhouse par les Alliés. Dans une lettre que je leur envoie, je raconte que la 1^{ère} compagnie de Verdun-sur-Garonne avait été envoyée en mission dans le Massif Central pour combattre les partisans. Hommes, jeunes gens et jeunes filles du Maquis furent tous fusillés sans pitié. La compagnie n'avait, semble-t-il, aucune perte. Là-bas, certaines personnes n'ayant jamais vu de soldats allemands demandaient s'il s'agissait d'Anglais ou d'Américains. Les soldats ont pillé tout ce qu'ils pouvaient: pain, lard, jambons, conserves, montres-bracelets, montres de poches, etc. La population était complètement terrorisée que cela lui avait coupé la parole. J'ai appris ces événements par Pierre Z., un autre incorporé de force alsacien. On ne badinait pas avec les maquisards qui tuaient des soldats allemands.



A Grenade-sur-Garonne à la fin du mois de mai 1944.
(Coll. particulière)

Lors de mon cantonnement à Grenade-sur-Garonne, j'ai été témoin de la dégradation, devant toute la compagnie, d'un officier qui s'adonnait à la boisson. Un officier ivrogne chez les *Waffen SS*, ça n'existait pas. Un soldat, qui avait tendance à boire des alcools, ne pouvait en aucun cas dépasser le grade de caporal et un officier, qui serait devenu alcoolique en cours de route, était dégradé d'office devant la compagnie ou le bataillon rassemblé. Nous étions en temps de guerre et il fallait des hommes qui aient la tête claire pour pouvoir prendre les décisions nécessaires aux différentes situations qui pouvaient survenir en pays occupé.

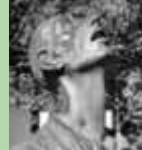
Après le Débarquement en Normandie, toute la Division fut mise en alerte. Chacun envoyait encore un petit mot à sa famille. Le 7 juin, nous avons reçu l'ordre de départ pour le 8 juin 1944 à 6 heures du matin».

Les dramatiques évènements de Tulle

«La petite garnison allemande gardant l'usine d'armement de Tulle subit l'assaut des FTPF le 7 juin 1944. L'attaque fut reprise le lendemain 8 juin. Finalement, les soldats al-

lemands terrés dans les bâtiments en feu de l'Ecole Normale des filles, rue du Trech, se rendirent aux FTPF vers 16 heures. La plus grande partie fut bestialement assassinée (...). Quelques blessés, sauvés par des civils qui reprochaient aux FTPF leur action et les représailles que les habitants de Tulle risquaient d'encourir, furent soignés à l'hôpital de Tulle.

Le soir du 8 juin, notre camion-bureau arrivait devant Tulle avec de nombreux autres véhicules qui se garaient des deux côtés de la route pour y passer la nuit. J'entendis encore de nombreux coups de feu tirés par les maquisards. J'ai même vu des maquisards fuir par les jardins sur une petite colline, à gauche de la ville (vu de l'endroit où je me trouvais). Pendant ce temps, la *Aufklärungsabteilung* (bataillon d'éclaireurs), commandée par le *Major Wulf*, se faufila dans Tulle avec des véhicules blindés, mit en fuite les FTPF et prit possession de la ville. Wulf découvrit alors le spectacle: 40 soldats allemands affreusement assassinés et mutilés. L'après-midi du 10, une vingtaine d'autres cadavres d'Allemands furent retrouvés près du cimetière. Au total, environ 140 soldats



allemands furent exécutés et enlevés. A part les 60 morts, le reste, soit environ plus de 75 soldats, ne fut jamais retrouvé.

Le matin du 9 juin, de bonne heure, j'ai entendu et vu les soldats allemands crier „*Raus! Raus!*“ et chasser les hommes hors des maisons. Il me semble que nous étions garés sur une route qui pénétrait, par une porte, dans la ville de Tulle. Ou était-ce un pont de chemin de fer?

A quoi rimait une telle action des maquisards? Depuis quatre ans, les Français ne connaissaient-ils pas le mot «représailles»? Cette action a eu comme terrible conséquence la pendaison de 99 civils au lieu des 120 initialement prévus (grâce à la situation particulière d'un «Malgré-Nous», Elimar Schneider, de Strasbourg, les autres ne furent pas exécutés). Trois otages pour un soldat allemand tué³.

A Tulle, un camarade alsacien avait cherché un outil dans un garage afin d'effectuer une petite réparation sur un véhicule. Il fut surpris par un *Feldgendarm*. C'est grâce à ses of-

ficiers, qui garantissaient sa correction, qu'il put être arraché des mains du gendarme, car, d'après notre livret militaire, le pillage était strictement interdit sous peine de mort: «La population civile est inviolable. Le soldat ne doit pas piller ou détruire de propos délibéré (...). Les prestations en nature et de services de la population civile ne peuvent être exigés que par un supérieur ou contre dédommagement» et «l'enlèvement du bien ennemi est limité. Peuvent être enlevés, sans paiement comptant et sans quittance: les denrées alimentaires, du linge, des couvertures, des médicaments, du carburant, dans le cadre des besoins immédiats et personnels des soldats, au cas par cas (...). Tout le reste est du pillage. Ceci est sanctionné par la peine de mort».

Dans cette ville, un autre Alsacien fut abattu par la Résistance. Je craignais souvent pour ma vie de jeune Français sous uniforme allemand, car je risquais d'être tué par d'autres Français.

La fin terrible d'Oradour-sur-Glane

Je suis témoin, de par ma fonction d'interprète auprès du QG du 2^e Bataillon des

³ En application de l'ordre, en vigueur depuis le 3 janvier 1944, du général Hugo Sperrle concernant les représailles massives contre les partisans.



La ferme «La Valette» telle qu'elle était en 1944. (Coll. particulière)

Pionniers de la „*Das Reich*“, de la réaction effondrée et des paroles d'incompréhension des sous-officiers et des officiers de mon bataillon à l'annonce de la nouvelle de la mort des femmes et des enfants dans l'église d'Oradour-sur-Glane. Ils se posaient un tas de question sur le «pourquoi» et il fut même question que Diekmann comparaisse devant la *Kriegsgericht* (Cour martiale), car, à aucun moment, il n'avait reçu un ordre de qui que se soit de la Division „*Das Reich*“, ni du 66^e Corps d'Armée de réserve, d'anéantir Oradour-sur-Glane et ses habitants et surtout pas de massacrer des femmes et des enfants. Il y a donc eu des événements imprévus et la preuve que les officiers et sous-officiers n'étaient pas au courant d'un ordre ordonnant la destruction d'Oradour».

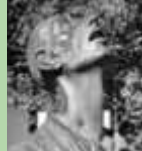
Jusqu'en Normandie

La Division poursuit sa progression vers la Normandie. Les accrochages avec la Résistance sont nombreux entre Tulle et Limoges. Pourtant, au fur et à mesure de leur avancée, un autre danger guette les Allemands: les chasseurs-bombardiers (qu'on appelait *Jabos*, contraction de *Jagd Bomber*) alliés.

«La seule et unique parade pour leur échapper consistait à rouler la nuit et à se camoufler pendant le jour par temps clair. Il ne fallait pas se faire repérer, sinon c'était un ballet infernal de mitrilles et de bombes.

Avant d'arriver au front, nous avons traversé de nombreux villages et villes et jamais il n'y a eu le moindre civil tué si on n'avait pas ouvert le feu sur les convois de la „*Das Reich*“ (...). Alors des coupables ou des innocents ont dû payer le prix (...). D'ailleurs, les FTPF savaient parfaitement que les Allemands allaient exercer des représailles sur la population civile à Tulle et partout ailleurs, suite à leurs actions, l'assassinat et la mutilation de soldats allemands. Le Général de Gaulle le savait aussi. C'est pour cela qu'il avait déconseillé aux maquisards de telles actions.

Avec le 2^e Bataillon des Pionniers „*Das Reich*“, nous avons pris notre cantonnement dans la ferme «La Valette» à Canisy, près de Saint-Lô, le 16 juin 1944; le QG de la division était arrivé la veille.



Il est clair que la „*Das Reich*“ ne pouvait plus apporter le moindre changement quant à l'issue finale de la guerre: le sort de la guerre s'est joué le jour «J», car les Alliés ont pu s'assurer une large tête de pont, bien défendue, et il n'était plus possible de les en déloger. Leur supériorité en hommes, armes et matériels était écrasante. Il fallait être un combattant en première ligne pour constater les effets néfastes de la supériorité aérienne des Alliés sur les Allemands. Les chasseurs-bombardiers plongeaient même sur un soldat isolé dès qu'ils l'apercevaient. Au front, on ne pouvait pas bouger quand les *Jabos* avaient «quartier libre» au-dessus de nos têtes. J'ai été personnellement deux fois la cible des *Jabos* à la ferme «La Valette».

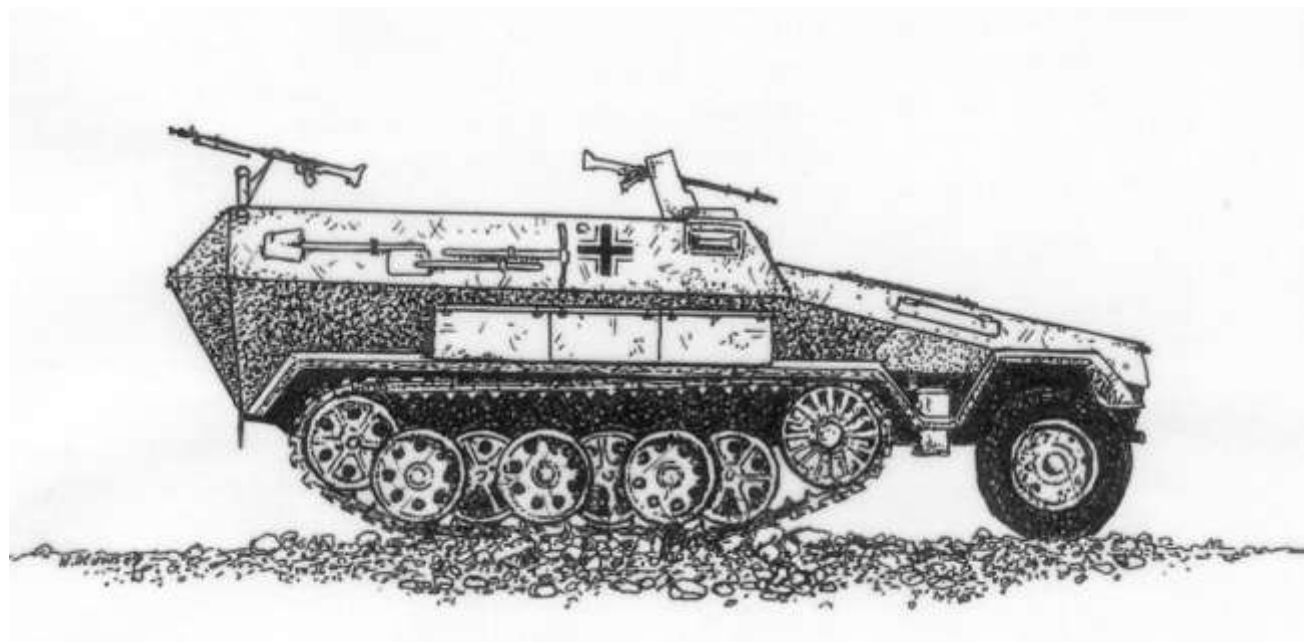
Le front est à présent éloigné de 10 à 15 km. La tentation de s'évader pour les Alsaciens se fait plus forte. Muté à Quibou (début juillet), Charles Buch ne peut se joindre à un ami alsacien qui, avec un autre camarade, va réussir à rejoindre la Résistance dans la région de Chemillé, puis s'engager dans l'Armée française.

L'enfer de Normandie

«Arrivé au front, on m'a indiqué un endroit où je devais prendre position avec mon fusil. De loin, j'entendais le départ des grosses batteries, puis un sifflement qui devenait hurlement passait au-dessus de ma tête pour exploser dans un bruit infernal, quelques centaines de mètres plus loin. C'était mon baptême du feu.

Ce jour-là, j'ai vu le premier soldat allemand tué. Il était pâle comme la cire. Ma première pensée, en le voyant, était que le prochain serait peut-être moi. Je n'avais aucune envie de mourir pour les Allemands, ni d'être tué par les Américains que j'attendais comme des libérateurs. Ce mort m'avait vraiment beaucoup impressionné, car c'était le premier que j'avais vu dans ma courte vie.

En arrivant en première ligne, je n'avais même pas pensé à creuser un abri. Je restai derrière les bocages et les arbres. Puis j'ai vu, près de la petite forêt, des explosions d'obus en l'air où restait suspendu un petit nuage de fumée de poudre. C'était des obus à fragmentation (*Schrapnell*) qui devaient tuer les



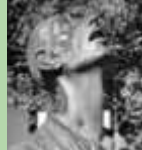
Half-track destiné au transport du personnel communément appelé SPW (abréviation de *Schützenpanzerwagen*) par les Allemands.

fantassins sans abri au sol. C'est seulement dans l'après-midi du premier jour que j'ai creusé mon premier abri dans la terre.

Le deuxième jour de mon arrivée en première ligne sur le front normand, du côté de La Chapelle-en-Jugée, je fus gratifié par un tir nourri d'obusier. J'entendais les explosions se

rapprocher de mon abri - un trou dans la terre. J'ai adressé des prières silencieuses à Dieu. Tout à coup, une déflagration violente! Le souffle de l'explosion m'arrache le casque en arrière et j'ai cru que mes tympans et mes poumons avaient subi des dommages. J'ai, dans mon esprit, crié à Dieu de ne pas me laisser mourir à 18 ans. Immédiatement, une voix me dit: «Prends ta Bible» (je l'avais dans mon sac, accroché à mon ceinturon). Je l'ouvre et tombe pile sur le verset suivant: «Si mille tombent à ton côté et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint!» J'ai remercié Dieu de m'avoir répondu d'une façon rassurante».

Ce n'est que le début d'une dramatique période marquée notamment par la mort d'un ami alsacien, par une rencontre avec un ancien du front russe (qui trouvait la guerre en Normandie plus terrifiante que celle menée sur le front de l'Est), par un règlement de compte entre un *Waffen SS* et son sergent, et ponctuée, entre autre, par les tirs des redoutables tireurs d'élite, mais aussi ceux de l'artillerie allemande sur ses propres lignes du front.



Le 24 ou 25 juillet, Charles Buch est blessé par un éclat d'obus à l'arcade sourcilière droite. Le lendemain, au moment de se raser, il constate que le rasoir qu'il avait dans sa poche droite, endommagé par un éclat d'obus, lui avait épargné une blessure plus grave. «Après ma période de convalescence de quelques jours, il ne restait que 30 hommes valides, en état de combattre, sur une compagnie de 150. Les autres étaient gravement blessés, tués, prisonniers, évadés et ce en un peu plus de 15 jours en première ligne». Les valides sont alors envoyés, de nuit, poser des mines. Le trajet, à bord de quatre SPW (véhicules à chenillettes) transportant des *Tellerminen*, se fait sous le feu de l'artillerie alliée. Mais la petite troupe s'égare et se retrouve à Le Mesnil-Drey au petit matin.

«Je me suis évadé, grâce à la complicité de fermiers de la région, à Le Ménil-Drey, près de La Haye-Pesnel, le 28 juillet 1944. Je fus fait prisonnier par les Américains le 3 août 1944, puis transféré au Fort du Roule, à Cherbourg, dans un camp de prisonniers de guerre allemands».

Fin août ou début septembre, un groupe d'une trentaine de prisonniers (dont Charles Buch, une poignée d'Alsaciens et une dizaine d'Allemands) est conduit au port de Cherbourg. «Nous devons travailler au transport et à l'embarquement de colis et paquets contenant les biens des soldats américains tombés sur le champ de bataille. Nous avons reçu des effets militaires: un pantalon et une chemise kaki avec une bande à fixer au bras - ou plutôt autour de la manche - sur laquelle étaient imprimées, en majuscules, les lettres «CW» („*Civilian Worker*“, «travailleur civil»).

Après le travail et aussi le dimanche, nous étions libres et nous pouvions visiter la ville. Le port, ainsi que certains quartiers, étaient fortement endommagés, voire complètement anéantis. Les Américains nous informèrent que nous n'avions pas le droit d'entrer dans les maisons closes, interdites aux hommes portant l'uniforme, et la *Military Police*, qui était placée à l'entrée de ces établissements, veillait à faire respecter ces ordres. Cette interdiction n'était pas mon problème et nous, les Alsaciens, avons passé une très



Mittelwihr après les combats de la Libération.
(Photo extraite de *Comment fut libérée l'Alsace*, 1945)

bonne semaine et d'agréables soirées de promenades en ville. Puis, de là, grâce à l'intervention d'un officier alsacien de l'Armée française, j'ai été incorporé, avec les autres Alsaciens, dans le 1^{er} Bataillon d'instruction de la Manche (21 septembre 1944), puis dans le camp militaire de Saint-Pierre-Eglise, jusqu'à la libération de l'Alsace en mars 1945.

Mon village... libéré

En mars 1945, j'ai retrouvé mon village,

Bennwihr, dans un état de ruine, pire qu'à Oradour-sur-Glane. Depuis mon incorporation de force, le 11 février 1944 dans les *Waffen SS*, je n'avais plus revu mon village, ni

ma famille (à moins d'être blessé, il ne fallait pas compter sur une permission une fois en première ligne) et, depuis fin juin 1944, je n'avais plus de nouvelles d'eux. Ce n'est qu'en mars 1945 que je reçus la réponse à mes trois lettres envoyées de Saint-Pierre-Eglise où je me trouvais. Tout Bennwihr était rasé et brûlé. Les Américains avaient tiré avec des obus au phosphore et des obus explosifs. Mon père avait été tué par des éclats d'obus alors qu'il était sur le point de rentrer dans l'abri avec de la nourriture qu'il était allé chercher à la maison. Sa dépouille mortelle reposait dans la chambre à coucher de notre maison encore debout, le 6 décembre 1944 (date de sa mort). Ma mère et mes frères attendaient la fin de la bataille qui faisait rage dans la «Poche de Colmar» pour enterrer mon père; Bennwihr et Mittelwihr se trouvaient sur la ligne de front. Comme le village a été rasé quelques jours plus tard, mon père a brûlé avec notre maison et le reste du bourg.

Heureusement, mon frère Antoine, incorporé de force et envoyé sur le front russe, est rentré en août 1945».